

La charge discrète de la brigade légère

Il paraît qu'en latin *allia* signifie « les autres choses ». Avec une moyenne de vingt-cinq livres par an, les éditions Allia créées par Gérard Berréby en 1982 ont su discrètement mais sûrement imposer, avec une maquette inchangée signée Patrick Lébédoff, une manière de pratiquer l'édition sans « *participer à la foire d'empoigne* ».

Né en 1950 en Tunisie, ce fumeur de Bédies arrive en France à l'âge de quinze ans, habitant d'abord la cité des Bosquets à Montfermeil. Bien qu'il aille à l'école jusqu'à dix-huit ans, Gérard Berréby n'a ni suivi d'études secondaires ni obtenu de diplômes universitaires tant le vent de révolte qui régnait pendant ces années-là le poussait déjà vers d'autres décors. En ce temps-là, le chômage n'était pas si dramatique, alors Gérard Berréby passe d'un petit boulot à un autre. Il s'essayera successivement aux activités de chauffeur livreur, manutentionnaire ou employé de bureau chez Peugeot, tout en voyageant à travers l'Europe. Une époque.

En 1982 donc, il lance les éditions Allia en rééditant le premier volume de *Mes inscriptions* (recueil de réflexions et d'aphorismes géniaux) du Belge Louis Scutenaire, suivi, en 1983, de deux textes sur la révolution russe et, en 1984, d'une somme sur l'Internationale situationniste dont il est devenu un spécialiste aussi reconnu que discret, à tel point qu'il a publié, et parfois même coécrit, bon nombre de textes. En 1990, il publie Michel Bounan, dont l'incorrect *Temps du sida* se fait étriller par la critique, à l'exception notable de Michèle Bernstein dans *Libération*. En 1992, il décide de vraiment « *donner du sens* » à ce qui n'est guère qu'une officine avec du flair et des idées. Il s'adjoint les services de François Escaig (lequel possède 10 % du capital, le reste étant partagé entre Berréby et son frère cadet), trouve des locaux, au fond d'une cour évidemment, rue Charlemagne, en lieu et place de son appartement de la Goutte-d'Or, ce qui lui fait dire qu'il a vraiment commencé à travailler à quarante ans !

Le poche, planche de salut. En avril 1995, au bord de la faillite, le contraire eût étonné, la maison menace de disparaître. Ce n'aurait pas été la première. Berréby cogite puis lance une petite collection en format de poche qui réunit des livres entre 50 et 200 pages au prix unitaire de quarante francs. Le poche comme planche de salut ? Il fallait y penser ou, pire encore, être irresponsable pour en avoir l'idée. Le premier titre, *La paresse comme vérité effective de l'homme* de Kazimir Malevitch, connaît un succès immédiat. L'épatant *Mon grand-père* de Valérie Mréjen attire l'attention de la critique, *Lire aux cabinets* d'Henry Miller monte à 14 000 exemplaires vendus. Quant à *Surveillance électronique planétaire* de Duncan Campbell (découvert au hasard d'un article dans *Le Monde*), il s'arrache comme des petits pains puisqu'il s'en vend entre 80 à 100 exemplaires par jour et qu'il s'en est déjà écoulé plus de 7 000 exemplaires depuis sa parution en janvier dernier. Sauvée.

Bien qu'il n'aime pas attirer la lumière à lui, Gérard



Depuis 1982, Allia, la maison de Gérard Berréby, est la preuve vivante que l'on peut faire de l'édition sans groupe ni héritage à dilapider, qu'on peut sauver un esquif en faisant du poche, et publier des auteurs tels que Nik Cohn, Nick Tosches ou Greil Marcus, trois Anglo-Saxons chouchoutés par la presse.

Berréby ne rechigne pas à parler marketing. Il accepte de jouer le jeu et de tourner en librairie avec les représentants de son diffuseur Harmonia Mundi. Au fil des années, les éditions Allia ont réalisé des marque-pages, des tirages à part, font fabriquer des présentoirs pour les libraires qui les soutiennent et leur retourment de moins en moins d'exemplaires. « *Si je ne vends pas mes livres, je ne peux pas en faire d'autres* », reconnaît Berréby qui ne laisse ainsi jamais mourir un titre. Soit il le réimprime, soit il le passe en poche puisque le livre n'est pas pour lui une denrée périssable. Avec l'aide des deux autres salariés de la maison, François Escaig et Martina Cardelli, Gérard Berréby a maintenu la barre en se tenant à l'écart des grandes structures. Allia, c'est un éclec-

tisme dans le catalogue, mais une unité éditoriale indépendante. Dans ce « *laboratoire expérimental* » qui fait se côtoyer Robert Musil et Nik Cohn, pas de subvention et pas de sous-traitance. On s'occupe aussi bien de la fabrication que de la gestion des stocks de papier, de la relecture des traductions que de la correction des épreuves en réussissant presque toujours à respecter les délais. Berréby affirme qu'il n'y règne « *aucune stratégie de pouvoir* », qu'il n'y a « *ni secret ni embrouille* », qu'au contraire on y lutte contre l'ennui avec générosité.

Pas de pilon. Donnée perdante deux cents fois, Allia a maintenant le vent en poupe et occupe largement le terrain avec des livres de fond. Gérard Berréby avoue se tromper de moins en moins, après avoir constaté qu'on « *pouvait faire les choses autrement* » sans pour autant tenir de discours, préférant saisir l'air du temps. Il n'a jamais eu recours au pilon (mais fait un peu de solde avec ses retours libraires à la galerie de la Sorbonne), se réjouit d'avoir réussi à imprimer un style et à installer sur le marché une « *maison d'expression française* », d'arriver à toucher des milieux très différents sans démarche promotionnelle réelle, de voir rajeunir les lecteurs de son catalogue. Lorsqu'il marque une pause dans « *l'activité cérébrale et physique* » d'Allia, Gérard Berréby lit les *Feuilletons littéraires* de Pascal Pia ou *Les vagabonds de la faim* de Tom Kromer, va voir P.J. Harvey en concert, fait des collages dont certains finissent en de belles cartes postales. Il a bien compris que sa seule obligation pour durer était de trouver les idées originales que les autres éditeurs n'ont pas. La fiction ne le rebute pas, de même qu'il peut publier demain un livre de cuisine.

Sans attaché de presse, Allia trouve pourtant un écho dans la presse. Berréby affirme n'avoir jamais rencontré Michel Polac, fidèle soutien à *Charlie Hebdo*, et parlé une seule fois au téléphone à Frédéric Beigbeder qui glisse régulièrement les livres d'Allia dans sa page de *Voici*. Il annonce encore la publication sur huit ans de la correspondance de Walter Benjamin, la suite de la première édition mondiale intégrale de Leopardi dont il trouve les analyses tournées vers notre quotidien et dont déjà dix volumes ont paru.

A l'automne 2001, sortira *Hellfire*, la biographie de Jerry Lee Lewis par Nick Tosches. En février 2002 viendra *Mystery Train* de Greil Marcus dont Berréby avait également acheté les droits de *Lipstick Traces* pour la modeste somme de 9 000 francs (à une époque où, à part Tristram avec Lester Bangs et Austral avec Nick Kent, les autres éditeurs français n'osaient pas s'aventurer sur un pareil terrain rock'n'rollien) et qui s'est vendu à 7 000 exemplaires dans ses trois éditions successives. A l'automne 2002, ce sera au tour de *Waiting for The Sun* de Barney Hoskins, sur les musiques de Los Angeles, des Doors à Love, et d'*England's dreaming*, la bible punk de Jon Savage. La brigade légère de l'édition française promet visiblement de grandes cargées.

ALEXANDRE FILLON